



HAL
open science

La parenté sauvage dans “ Ktaadn ” de Thoreau Agnès Derail

► **To cite this version:**

Agnès Derail. La parenté sauvage dans “ Ktaadn ” de Thoreau. *Transatlantica. Revue d'études américaines/American Studies Journal*, 2015, 10.4000/transatlantica.7261 . hal-03861466

HAL Id: hal-03861466

<https://hal.science/hal-03861466v1>

Submitted on 19 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2015

The Voting Rights Act at 50 / Hidden in Plain Sight:
Deep Time and American Literature

La parenté sauvage dans « Ktaadn » de Thoreau

Agnès Derail



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/7261>

DOI : [10.4000/transatlantica.7261](https://doi.org/10.4000/transatlantica.7261)

ISSN : 1765-2766

Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFEA)

Référence électronique

Agnès Derail, « La parenté sauvage dans « Ktaadn » de Thoreau », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2015, mis en ligne le 06 janvier 2016, consulté le 19 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/7261> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.7261>

Ce document a été généré automatiquement le 19 octobre 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La parenté sauvage dans « Ktaadn » de Thoreau

Agnès Derail

- 1 La première des trois excursions que Thoreau entreprend dans le Maine à la fin de l'été 1846, relatée sous le titre « Ktaadn », se fait à l'occasion d'accompagner là-bas un cousin qui travaille dans l'industrie forestière. Ce prétexte vient servir le désir de pénétrer dans les forêts encore vierges à l'intérieur du continent, et en remontant la Penobscot, de pousser jusqu'au mont Katahdin, l'un des plus hauts sommets du Maine, où, en dehors des aborigènes, seules quelques expéditions de géologues se sont jusque ici aventurées. Le récit qui ouvre le triptyque de *Maine Woods* suit un double fil : d'un côté, l'observation s'attache aux activités humaines, à l'exploitation des ressources forestières qui amènent pionniers et *backwoodsmen*, bûcherons et forestiers, personnifiés sous la facétieuse allégorie de « Mr Sawyer » (Monsieur le Scieur), à mettre en coupes réglées et à débiter la forêt primitive, qu'ils flottent à bûches perdues vers les nombreuses scieries fluviales et jusqu'à la côte, d'où, convertis en bois de construction, les grands arbres du Maine sont expédiés à travers le continent et en Europe. De ce côté-ci de l'aventure, Thoreau pressent, comme bien d'autres avant lui, comme Cooper ou comme Cole, que la forêt américaine, avec ses terres brûlées et ses arbres prostrés, cette forêt où se fonde la liberté des citoyens, est aussi l'héritage que ses habitants s'emploient à détruire. Il n'y a rien là de bien spécifique à Thoreau, sinon peut-être que le récit de « Ktaadn » n'y insiste guère et que la veine élégiaque ne le cède pas vraiment à la jubilation d'être au contact de la nature primordiale qui fait l'unicité de l'Amérique et que le texte s'attache à transmettre comme son legs singulier.
- 2 D'un autre côté en effet, l'excursion, sur la trace de ces pionniers, forestiers, bateliers et draveurs – *loggers, drivers* – qui envoient les bois du Maine sur les routes du commerce mondial, conduit Thoreau à venir à son tour contempler comme son héritage ce Nouveau Monde, inexploré, inexploité, inhabité¹ et peut-être inhabitable : un nouveau monde qui n'est nouveau que parce qu'il est immémorial. Le voyage dans l'amont de la contrée libère d'abord un sentiment d'exaltation juvénile. Thoreau voudrait être amphibie pour remonter les rapides, toucher les rochers nus ; il marche à quatre pattes

entre ciel et terre, sur la cime des arbres qui poussent à l'horizontale aux flancs du Katahdin, au risque de s'effondrer dans les crevasses où gîtent les ours. Il veut voir, toucher, manger cette nature dont il se sent l'héritier, à la suite des Colomb, des Vespucci, des Puritains, des pionniers yankees et des bûcherons – une nature si peu habitée, un monde non inauguré, « unhandselled », dans le beau néologisme qu'il emprunte à Emerson. « Handsel » : l'inauguration, le don, l'étréne, la première fois, mais aussi, dans un sens presque antagonique, le transfert légal, l'apanage, aurait-on pu dire dans le vieux monde féodal, ou tout simplement l'héritage.

- 3 Or, ce que Thoreau découvre, sur le mont chauve du Katahdin, jonché d'énormes blocs de roche, c'est une terre inhabitable, qui n'est pas notre héritage, qui, vaste et lugubre, est absolument sans rapport avec l'homme. Cette expérience d'étrangeté radicale, voire d'aliénation, constitue, dans « Ktaadn », le paradoxe de l'héritage américain. Hériter du Nouveau Monde en se confrontant à son ancienneté, c'est apprendre qu'on y jouit tout au plus d'un droit de passage, d'une brève « servitude », dans l'acception juridique du terme. Cette tension se reporte dans une écriture qui mime à bien des égards le défrichement des bûcherons, et vise à rendre familière la nature sauvage, à l'intention des futurs touristes peut-être, mais qui se rêve aussi comme une langue naturelle, rapportant dans le journal de l'excursion, les anciens toponymes abenaki, le hullement d'une chouette, le hurlement des loups ou encore le silence rocailleux du mont Katahdin auquel ne finit par répondre qu'une parole humaine disloquée, presque un cri de terreur, « an aboriginal strain » (Thoreau, *The Maine Woods*, 598).

1. « Deep into time » (652)

L'héritage national

- 4 Venus en train à Bangor, puis poursuivant en carriole leur incursion vers les lisières du monde sauvage, Thoreau et ses compagnons achèvent de remonter la Penobscot en « bateau », orthographié à la canadienne, avec deux « t », sous l'égide experte de leurs bateliers. Comme l'écrit Pierre-Yves Pétilion², le récit de la remontée se donne l'allure d'un voyage dans la profondeur du temps, une archéologie des origines géologiques de l'Amérique, moins comme nation, que comme terre mythique, anhistorique et pré-politique, une Amérique d'avant le contrat. Avec une intention quelque peu nationaliste, qui récuse le legs européen, Thoreau souligne que la forêt américaine n'a pas de « forest laws », qu'elle n'est pas, comme la forêt anglaise, une création artificielle des rois normands, réservée en priorité aux chasses de l'aristocratie. Le début du récit enregistre d'abord les marques de la civilisation comme autant de menaces pesant sur la nature sauvage. Partant de ce qui est le point d'aboutissement de l'industrie forestière, en aval du réseau de la Penobscot où se trouvent les scieries, Thoreau note comment la grande forêt du Maine est impitoyablement convertie en bois de construction, débitée en planches, lattes, bardeaux, voire dérisoirement réduite en allumettes.

Within a dozen miles of Bangor we passed through the villages of Stillwater and Oldtown, built at the falls of the Penobscot ; which furnish the principal power by which the Maine woods are converted into lumber. The mills are built directly over and across the river. Here is a close jam, a hard rub, at all seasons ; and then the once green tree, long since white, I need not say as the driven snow, but as a driven log, becomes lumber merely. Here your inch, your two and your three inch stuff

begin to be, and Mr. Sawyer marks off those spaces which decide the destiny of so many prostrate forests. Through this steel riddle, more or less coarse, is the arrowy Maine forest, from Ktaadn and Chesuncook, and the head-waters of the St. John, relentlessly sifted, till it comes out boards, clapboards, laths, and shingles such as the wind can take, still perchance to be slit and slit again, till men get a size that will suit. Think how stood the white-pine tree on the shore of Chesuncook, its branches soughing with the four winds, and every individual needle trembling in the sunlight, — think how it stands with it now, — sold, perchance, to the New England Friction-Match Company ! (594)

- 5 Un peu plus loin, il passe le long d'une île indienne autrefois peuplée par une tribu puissante, aujourd'hui presque abandonnée, avec pour seul édifice pimpant, une église, dont la présence incongrue n'est que le symptôme affligeant du déclin des aborigènes. Plus loin, décrivant la technique de défrichage par le feu, il traverse des étendues couvertes de troncs calcinés, et se demande si l'interminable forêt est ainsi condamnée à la destruction par les flammes. Et plus tard encore, les excursionnistes ne verront que les souches des grands pins blancs qui sont pourtant le joyau des bois du Maine, car ils ont déjà été abattus pour la fabrication des mâts. Mais précisément, le voyage en amont se fait à rebours de la civilisation et le récit peut d'autant mieux s'achever sur une célébration de la nature américaine, encore toute proche des villes, qu'il s'est ouvert sur l'évocation d'une colonisation (*settlement*) où construction va de pair avec destruction. La singularité américaine réside dans la contemporanéité, au sein d'un même espace national, de temporalités différentes et incommensurables. L'immémorial des terres inhabitées est à portée de main ou d'excursion dans le temps historique et humain de la civilisation. Le *settlement* n'a de sens que parce que le continent, dans son entier, est toujours largement inexploré et non peuplé, « *unsettled* ». Antidote à l'héritage de l'Europe, dont les strates historiques s'accumulent dans le paysage sous la forme d'œuvres humaines, de monuments, de ruines, ou de forêts artificielles régies par des lois, les terres sauvages américaines sont tout autant un rempart contre l'affairisme de la république, contre la pulsion du commerce qui aiguise l'appétit de conquête. Le texte est contemporain de la ruée vers l'Ouest, de l'annexion du Texas, et ce n'est pas par hasard si les randonneurs trouvent dans une maison de pionnier quelques feuillets du discours d'Emerson sur l'émancipation des Indes occidentales. Nous avons, dit Thoreau, gagné la côte Pacifique à grandes enjambées, mais il reste, en arrière de la frontière, de ce côté-ci, dans les états de l'Est, de larges portions de terre non cartographiées que seuls parcourent le loup, l'original et l'Indien et où la forêt vierge du Nouveau Monde continue d'ondoyer. Pris dans le déploiement de la colonisation, l'Américain n'est jamais très éloigné spatialement d'une contrée toujours à l'abri de l'histoire, garante de la jeunesse intemporelle d'un monde éternellement neuf parce qu'il est si ancien – une nouveauté dont Thoreau, dans le lyrisme patriotique des pages finales, tire la leçon ultime de son expédition dans les bois du Maine : « I am reminded by my journey how exceedingly new this country still is. » (654)
- 6 Cette nouveauté est bien sûr promesse de régénération et dès le début du voyage, Thoreau présente le pionnier ou le bûcheron comme un nouvel Adam. Non sans prosélytisme, il rappelle que le voyage de Boston à Bangor ne coûte que quelques dollars, que là-haut dans le Maine, la terre est bon marché et qu'on peut y recommencer sa vie à neuf. Il loue le talent des Yankees et la mobilité qui leur assure un moyen rapide de « culture et d'indépendance intellectuelle ». Ce texte si ostensiblement lettré, qui cite Milton et Gray, qui fait du Maine le Lake District de la Nouvelle-Angleterre et implicitement de son poète un Wordsworth américain, s'amuse

beaucoup à dépeindre les *backwoodsmen* comme des êtres intelligents et raffinés : plus on s'enfonce dans les bois, moins rustiques (« countrified ») on les découvre, car contrairement aux villageois ou aux fermiers, ils sont toujours en mouvement et leur savoir du monde est plus général. Thoreau se plaît à affirmer que le pionnier, c'est l'homme du monde par excellence. Il y a sans doute une forme de fierté nationale ou de provocation à faire de ces hommes des bois les descendants des grands découvreurs, à les placer dans le lignage des explorateurs, des missionnaires catholiques, des Puritains, ou des géologues contemporains, et à les parer de la respectabilité littéraire ou scientifique d'une prestigieuse tutelle. Mais plus profondément, le récit laisse transparaître une émotion palpable, teintée d'admiration voire de tendresse pour le savoir-faire de ces hommes, le maniement des « batteaux », le franchissement des portages, la remontée des rapides et au retour, la navigation intrépide sur les eaux bouillonnantes où affleurent les rochers. Leur activité au fond des bois traduit quelque chose du mouvement des lois naturelles et témoigne d'une affinité particulière avec un monde en perpétuelle recomposition : parce qu'ils ne sont pas installés, parce que leur tâche est saisonnière, parce qu'ils ne sont pas vraiment des colons (« settlers »), ils sont les passagers exemplaires d'une contrée sauvage, « unsettled », inhabitée mais aussi changeante, mouvante. Bien que l'excursion se déroule vers la fin de l'été, après le gros du travail d'abattage et de flottage, les marques de la présence humaine, bien au-delà de la limite des zones habitées, permettent à Thoreau d'imaginer avec délectation le travail hivernal des bûcherons et la tâche excitante et périlleuse du flottage des bois au printemps, lorsque les troncs coupés, puis charriés en amont pour être entassés sur les rivières gelées, s'ébranlent avec la débâcle pour dégringoler le long des rapides à travers la contrée : un cataclysme que Thoreau se représente comme la mise en branle d'un monde figé, comme une récréation qui passe d'abord par le bouleversement de l'ordre existant des choses.

It was easy to see that driving logs must be an exciting as well as arduous and dangerous business. All winter long the logger goes on piling up the trees which he has trimmed and hauled in some dry ravine at the head of a stream, and then in the spring he stands on the bank and whistles for Rain and Thaw, ready to wring the perspiration out of his shirt to swell the tide, till suddenly, with a whoop and halloo from him, shutting his eyes, as if to bid farewell to the existing state of things, a fair proportion of his winter's work goes scrambling down the country, followed by his faithful dogs, Thaw and Rain and Freshet and Wind, the whole pack in full cry, toward the Orono Mills. (623)

- 7 Le travail des bûcherons, tel que Thoreau le décrit ou l'imagine, est moins un labeur qu'un mode de vie ou un rapport à l'environnement naturel. Il relève moins d'une activité économique, qui aurait pour corollaire inéluctable l'incorporation de la *wilderness* en hameaux, bourgs ou villes, que du désir de s'incorporer le pays et sa sauvagerie, de s'y acclimater et de s'y naturaliser. En bien des endroits du texte, l'expérience décrite est celle d'un contact physique, sensoriel et sensuel avec le patrimoine naturel dans lequel on veut s'enfouir et se perdre, avec lequel on cherche à faire corps.

S'enfouir

- 8 Pays de forêts primitives, la Sylvania du Maine, qui est aussi un archipel de lacs (« a wilderness of lakes » 619) qui communiquent entre eux par un écheveau de cours d'eau, est une figure féminine et nourricière comme l'a bien montré François Specq³. Peut-

être la sensation dominante, celle qui plaît le plus à Thoreau, est celle de l'humide. Sous l'épaisseur des bois où le soleil n'entre guère, le sol est un vaste marais spongieux et moussu, dans lequel les marcheurs s'enfoncent comme dans une humidité primordiale encore informe, où se prépare une nouvelle gestation. Thoreau admire l'habitat des bûcherons, leurs maisons en rondins encore pleins de sève : un habitat organique d'où suinte la résine, et qui exhale des effluves de sous-bois et d'humus, suggérant la même impression de pérennité, de corruption génératrice, que les champignons et les lichens. C'est à cette parenté sauvage – celle qu'il observe entre les pionniers et la nature – que Thoreau croit aussi prendre part lorsqu'il goûte cette bière de bûcheron, forte et âpre, comme s'il suçait le sein boisé de la nature, comme s'il buvait l'essence revigorante et l'esprit même de la *wilderness*.

Instead of water we got here a draught of beer, which, it was allowed, would be better ; clear and thin, but strong and stringent as the cedar-sap. It was as if we sucked at the very teats of Nature's pine-clad bosom in these parts, — the sap of all Millinocket botany commingled, — the topmost, most fantastic, and spiciest sprays of the primitive wood, and whatever invigorating and stringent gum or essence it afforded steeped and dissolved in it, — a lumberer's drink, which would acclimate and naturalize a man at once, — which would make him see green, and, if he slept, dream that he heard the wind sigh among the pines. (612)

- 9 Voir le pays en vert et entendre le vent dans ses rêves, c'est aussi recevoir l'Amérique comme un héritage fabuleux. L'immémorial de la *wilderness*, qui vient hanter le temps historique de l'excursion, illimite l'héritage et fait revenir dans le réel à l'entour sa grandeur mythique. La nuit, à la belle étoile, sous une tente rudimentaire, les compagnons (« eager company », 614) contemplant le ciel nocturne avec le sentiment exalté de scruter le fond des âges astronomiques de l'univers. Les formes environnantes, hommes ou rochers, prennent à la lumière du feu de camp des allures grotesques dont la vue suscite une excitation fébrile, fait monter le désir d'aller marcher plus loin, chercher du bois pour raviver le feu, dans l'espoir de surprendre un orignal venu s'abreuver ou peut-être un loup. Ces images fantastiques rejoignent le fantasme d'un monde nouveau, d'une sauvagerie austère et pourtant douce, accueillante, une sauvagerie salvatrice⁴.

Thus aroused, I too brought fresh fuel to the fire, and then rambled along the sandy shore in the moonlight, hoping to meet a moose, come down to drink, or else a wolf. The little rill tinkled the louder, and peopled all the wilderness for me ; and the glassy smoothness of the sleeping lake, laving the shores of a new world, with the dark, fantastic rocks rising here and there from its surface, made a scene not easily described. It has left such an impression of stern, yet gentle, wildness on my memory as will not soon be effaced. (622)

- 10 L'épisode de la pêche à la truite, de nuit, est l'un des plus remarquables à cet égard : tandis qu'une partie du groupe entre dans la rivière pour attraper les poissons, l'un des excursionnistes se tient sur la berge, prêt à les recevoir à mesure que ses compagnons les lui lancent. C'est une véritable ondée de truites vivantes, toutes brillantes, qui s'abat sur lui, sur sa figure, sur sa poitrine, entre ses bras grands-ouverts pour les recueillir comme autant de bijoux ou de fleurs fluviales, venues de la profondeur sombre de la rivière et des âges archaïques. Et Thoreau de s'étonner de leur inutile beauté, que seuls, pense-t-il, les Indiens ont pu voir, et de comprendre un peu mieux la vérité que recèle la mythologie – les fables de Protée et celles des monstres marins. L'émotion esthétique, « transcendantaliste », est ici celle du franchissement des limites d'un temps à échelle humaine ou terrestre pour éprouver, physiquement, la profondeur sans

dimension d'un temps « céleste » (« celestial ») accordé à la formation de l'univers que seules les mythologies peuvent imaginer. Le texte oppose alors l'histoire et le hors temps du mythe, mais devant le spectacle des truites colorées, vues dans l'ombre impressionnante du mont Katahdin, c'est le temps de l'Amérique qui rejoint l'antériorité absolue du mythe et des temps cosmiques. Comme le sommeil d'Ishmael, plus tard, sera peuplé de visions enchantées de spermaceti, lait de douceur et de bonté, cette scène de pêche mystique revient hanter les rêves de Thoreau, au point qu'il doute de sa réalité – la réalité d'une expérience américaine qui confine à la fable.

[...] for one, who had lost his hook, stood on shore to catch them as they fell in a perfect shower around him, – sometimes, wet and slippery, full in his face and bosom, as his arms were outstretched to receive them. While yet alive, before their tints had faded, they glistened like the fairest flowers, the product of primitive rivers; and he could hardly trust his senses, as he stood over them, that these jewels should have swam away in that Aboljacknagesic water for so long, so many dark ages; – these bright fluviatile flowers, seen of Indians only, made beautiful, the Lord only knows why, to swim there! I could understand better, for this, the truth of mythology, the fables of Proteus, and all those beautiful sea-monsters, – how all history, indeed, put to a terrestrial use, is mere history; but put to a celestial, is mythology always. (632)

- 11 Il lui faut se relever et retourner lancer sa ligne dans les rapides pour découvrir que son rêve n'est autre que le réel américain et que la fable en est sa vérité. La ligne qu'il jette est à bien des égards, comme toutes celles qui traversent *Moby-Dick*, la ligne de l'écrivain américain, celle qui relie son écriture à l'immensité et à la beauté sauvages et qui lui fait écrire le monde comme cosmos⁵.

In the night I dreamed of trout-fishing; and, when at length I awoke, it seemed a fable that this painted fish swam there so near my couch, and rose to our hooks the last evening, and I doubted if I had not dreamed it all. So I arose before dawn to test its truth, while my companions were still sleeping. There stood Ktaadn with distinct and cloudless outline in the moonlight; and the rippling of the rapids was the only sound to break the stillness. Standing on the shore, I once more cast my line into the stream, and found the dream to be real and the fable true. The speckled trout and silvery roach, like flying-fish, sped swiftly through the moonlight air, describing bright arcs on the dark side of Ktaadn, until moonlight, now fading into daylight, brought satiety to my mind, and the minds of my companions, who had joined me. (633-34)

- 12 Cette expérience de joie et d'excès, de comblement et de débordement qui inspire l'écriture précède immédiatement l'ascension du mont Katahdin, qui est à la fois le point culminant du récit d'excursion et son contrepoint anti-transcendantaliste.

2. L'inhabitable

- 13 C'est d'abord une ascension solitaire que Thoreau entreprend en cette date du 7 septembre, profitant de ce qu'il fait encore jour pour escalader à 45° le flanc de la montagne, en suivant le lit d'un torrent, puis, dépassant la limite des arbres, s'engager entre les monstrueux rochers gris comblés d'épinettes que le vent et le froid contraignent à pousser à l'horizontale. Debout sur la canopée, sur la cime plane de cette végétation antédiluvienne, il lui semble parcourir le chemin du Satan de Milton à travers le Chaos. Sous ses pieds, dans les fentes de ce plancher suspendu, il entrevoit tout au fond, entre les troncs des arbres, les cavernes des ours, et continue pour un

temps sa progression périlleuse au-dessus du « jardin » de cette « contrée poreuse et traître ».

Leaving this at last, I began to work my way, scarcely less arduous than Satan's anciently through Chaos, up the nearest, though not the highest peak. At first scrambling on all fours over the tops of ancient black spruce-trees (*Abies nigra*), old as the flood, from two to ten or twelve feet in height, their tops flat and spreading, and their foliage blue, and nipt with cold, as if for centuries they had ceased growing upward against the bleak sky, the solid cold. I walked some good rods erect upon the tops of these trees, which were overgrown with moss and mountain-cranberries. It seemed that in the course of time they had filled up the intervals between the huge rocks, and the cold wind had uniformly levelled all over. Here the principle of vegetation was hard put to it. There was apparently a belt of this kind running quite round the mountain, though, perhaps, nowhere so remarkable as here. Once, slumping through, I looked down ten feet, into a dark and cavernous region, and saw the stem of a spruce, on whose top I stood, as on a mass of coarse basket-work, fully nine inches in diameter at the ground. These holes were bears' dens, and the bears were even then at home. This was the sort of garden I made my way over, for an eighth of a mile, at the risk, it is true, of treading on some of the plants, not seeing any path *through* it, — certainly the most treacherous and porous country I ever travelled. (637-38)

- 14 Ici le temps long et profond n'est plus celui de la mythologie fabuleuse, de la profusion de la nature, de l'infinie variété de ses formes mais un temps figé et pétrifiant qui contrarie le principe végétatif et l'élan vital. Si les ours y font leurs tanières, s'ils y sont comme en leur jardin, à la présence humaine, à peine tolérée, ne s'offre que le spectacle anti-pastoral d'un troupeau de rochers, au silence hostile, qui paissent sur un pré de granite et ruminent un bol rocailleux (« a rocky cud », 638). Le jeu sur « rocky » (rocailleux et branlant) couple le dénudé, le granitique, le mutisme d'une inorganique digestion pierreuse avec le sentiment de précarité de l'existence humaine que fait surgir la vue troublante (« unsettling⁶ ») de la roche antédiluvienne.

Having slumped, scrambled, rolled, bounced, and walked, by turns, over this scraggy country, I arrived upon a side-hill, or rather side-mountain, where rocks, gray, silent rocks, were the flocks and herds that pastured, chewing a rocky cud at sunset. They looked at me with hard gray eyes, without a bleat or a low. (638)

- 15 La seconde ascension, le lendemain, lui fait voir, à travers les nuages, le sommet de la montagne comme un agrégat de blocs épars qui semblent provenus de quelque pluie météorique et se tiennent, branlants, dans l'attente incertaine que les ères géologiques, érosion aidant, les transforment en plaines verdoyantes. Tombés d'une carrière invisible, ils sont la matière première d'un globe qui montre là une de ses extrémités inachevées : « This was an undone extremity of the globe » (640). La vision de cet inachèvement, de ce désastre, qui force la pensée à se représenter un monde sans ordre, à une échelle de temps qui expulse toute histoire humaine, va de pair dans le passage avec un brouillage de la vue, constamment obturée par les nuages qu'agitent les vents tourbillonnants qui soufflent continûment au sommet du Katahdin. Rochers, vents et nuages constituent bien une fabrique géologique dont les énergies de destruction et de transformation pourraient, conformément aux principes de la géologie de Lyell, changer graduellement ces rochers en plaines habitables et fertiles. Le sommet inhospitalier du Katahdin serait alors une part de l'héritage humain, en voie de constitution. Mais un trouble affecte la vision déjà obscurcie et une incertitude point quant au travail des forces naturelles. Les références mythologiques qui viennent à l'esprit de Thoreau sont celles d'Atlas, de Vulcain ou de Prométhée enchaîné à son

rocher, celles qui disent la radicale solitude de l'humanité au regard d'un univers hostile ou indifférent. À mesure qu'il gravit la montagne, le grimpeur sent sa force vitale s'échapper tandis que la clarté de son entendement se voile et que sa raison se disperse. Le sommet, avec ses blocs de matière brute tombés d'une invisible carrière, est le contraire des clairières naturelles que sont les lacs miroitants ou même de celles aménagées par le labeur des hommes dans l'obscurité des forêts⁷. À cette hauteur, d'où l'on escomptait jouir d'une vue sublime sur la nature vierge, fiancée des hommes (« All nature is my bride », écrit Thoreau dans son journal⁸) ou mère nourricière, on découvre une marâtre, *stepmother*, (le mot anticipe l'expression de Melville dans le chapitre 132 de *Moby-Dick* : « step-mother world » [1373]) qui n'a de cesse de rappeler que nous ne sommes pas de sa descendance, et que là n'est pas notre héritage.

It was vast, Titanic, and such as man never inhabits. Some part of the beholder, even some vital part, seems to escape through the loose grating of his ribs as he ascends. He is more lone than you can imagine. There is less of substantial thought and fair understanding in him, than in the plains where men inhabit. His reason is dispersed and shadowy, more thin and subtile, like the air. Vast, Titanic, inhuman Nature has got him at disadvantage, caught him alone, and pilfers him of some of his divine faculty. She does not smile on him as in the plains. She seems to say sternly, why came ye here before your time? This ground is not prepared for you. Is it not enough that I smile in the valleys? I have never made this soil for thy feet, this air for thy breathing, these rocks for thy neighbors. I cannot pity nor fondle thee here, but forever relentlessly drive thee hence to where I *am* kind. Why seek me where I have not called thee, and then complain because you find me but a stepmother? Shouldst thou freeze or starve, or shudder thy life away, here is no shrine, nor altar, nor any access to my ear. (640)

- 16 La prosopopée fait ici parler une nature contre-transcendantaliste⁹. Tout ce que l'esprit humain peut penser de son rapport à elle est une non-correspondance absolue. La pensée ne peut plus s'y déployer ou s'y projeter. La perception de l'ancienneté qui était la garantie du Nouveau Monde entraîne plutôt ici un doute radical sur le devenir de l'humanité dont rien ne dit que l'évolution au fil des ères géologiques ne lui conserve sa place sur le globe terrestre. Le sort de l'humanité serait alors préfiguré par celui qui guette les races primitives, celui de l'Indien en particulier, « the red face of man » (652), dont l'histoire se confond avec celle de sa disparition. Si la civilisation fomente l'effacement inéluctable des autochtones, c'est ici la nature elle-même qui se laisse entr'apercevoir comme la cause contingente d'une extinction possible de l'homme.
- 17 Quelques pages après ce passage et une fois amorcé le voyage de retour, précipité et joyeux, le texte revient à nouveau sur l'expérience d'effroi au sommet, pour envisager autrement, de manière plus intime encore la séparation entre l'homme et la nature, le reniement de la parenté ou la découverte d'une pire affiliation. Cet extrait fameux, qui est un des climax ou anticlimax de « Ktaadn », selon la lecture qu'on veut en faire, n'est guère compréhensible, si tant est qu'il le soit, en dehors de l'articulation épisodique du récit.

It is difficult to conceive of a region uninhabited by man. We habitually presume his presence and influence everywhere. And yet we have not seen pure Nature, unless we have seen her thus vast and dread and inhuman, though in the midst of cities. Nature was here something savage and awful, though beautiful. I looked with awe at the ground I trod on, to see what the Powers had made there, the form and fashion and material of their work. This was that Earth of which we have heard, made out of Chaos and Old Night. Here was no man's garden, but the unhandselled globe. It was not lawn, nor pasture, nor mead, nor woodland, nor lea, nor arable,

nor waste-land. It was the fresh and natural surface of the planet Earth, as it was made for ever and ever, — to be the dwelling of man, we say, — so Nature made it, and man may use it if he can. Man was not to be associated with it. It was Matter, vast, terrific, — not his Mother Earth that we have heard of, not for him to tread on, or be buried in, — no, it were being too familiar even to let his bones lie there, — the home, this, of Necessity and Fate. There was there felt the presence of a force not bound to be kind to man. It was a place for heathenism and superstitious rites, — to be inhabited by men nearer of kin to the rocks and to wild animals than we. We walked over it with a certain awe, stopping, from time to time, to pick the blueberries which grew there, and had a smart and spicy taste. Perchance where *our* wild pines stand, and leaves lie on their forest floor, in Concord, there were once reapers, and husbandmen planted grain; but here not even the surface had been scarred by man, but it was a specimen of what God saw fit to make this world. What is it to be admitted to a museum, to see a myriad of particular things, compared with being shown some star's surface, some hard matter in its home! I stand in awe of my body, this matter to which I am bound has become so strange to me. I fear not spirits, ghosts, of which I am one, — *that* my body might, — but I fear bodies, I tremble to meet them. What is this Titan that has possession of me? Talk of mysteries! — Think of our life in nature, — daily to be shown matter, to come in contact with it, — rocks, trees, wind on our cheeks! The *solid* earth! the *actual* world! the *common sense*! *Contact! Contact! Who are we? where are we?* (646)

- 18 Dans l'agencement de la narration, cet extrait fait immédiatement suite à une réflexion sur la familiarité rassurante des terres déjà traversées, puisqu'il s'agit du chemin du retour¹⁰. Or soudain le randonneur imagine que le propriétaire de ces terres, pourtant ouvertes, pourrait surgir brusquement et lui interdire le droit de passage. L'idée survient alors que c'est la Nature tout entière, seule propriétaire d'elle-même, qui refuserait à l'homme jusqu'au droit de passage. Se donne à sentir la présence d'une force qui n'est pas douce à l'homme, qui n'est ni de sa parenté, ni dans sa familiarité : *Mother Earth* – et le texte joue sur la proximité phonique – n'est que « Matter », pure et dure matière dans sa résidence élémentaire, que seules peuvent habiter des races humaines plus proches de la minéralité ou de l'animalité. Or cette race est aussi en partie la nôtre. Nous y appartenons par notre corps et par la matérialité à laquelle il nous voue et qui nous est pourtant étrangère, car étrangère à l'idée d'un monde créé et légué comme notre demeure, étrangère à l'esprit de l'homme civilisé qui s'est complu dans la pensée ou peut-être la chimère d'une nature habitable, d'un monde-cosmos. Nous vivons dans ce monde comme des esprits, ou des fantômes, qui seuls le rendent pensable, appropriable, héritable. Mais nos corps, eux, sont au contact direct des corps minéraux, végétaux, animaux de cette nature. Non seulement « mon » corps, mais tous les corps entre eux, les corps qui par leurs sens touchent ces roches, ces arbres, et sont touchés communément par la caresse du vent sur une joue. Nous avons tous en commun un corps que nous n'habitons qu'à peine et qui, lui, se plaît au toucher, au *contact* de la sauvagerie primitive. La « frontière » au-delà de laquelle Thoreau découvre la sauvagerie radicale qui ne veut pas de notre humanité passe aussi très exactement en nous, ou du moins délimite le contour matériel de nos corps dont l'expérience sensorielle commune (« common sense ») nous apparente au monde élémentaire nu et inhabitable avec lequel notre esprit est sans commune mesure¹¹. Le sens commun, « common sense », ici en apposition à « *contact* », prend à rebours le sens (acception) ordinaire de l'expression et ne nomme, en lieu et place du bon sens commun, de la raison, rien d'autre que le non-sens ou la folie¹². Ce n'est plus nous qui habitons le monde comme « cosmos », le Cosmos décrit par Humboldt, mais le monde-chaos qui nous traverse.

- 19 Ce moment d'effroi, que François Specq interprète comme une expérience cathartique et qui marque pour lui le moment le plus flamboyant du transcendantalisme de Thoreau¹³, je dirais, pour ma part, qu'il définit d'une manière singulière l'héritage américain comme précisément ce dont on n'hérite pas. Il n'est pas en cela différent des autres héritages identitaires ou nationaux, mais l'exposition à la sauvagerie brute et brutale, de l'autre côté de la Frontière, ou en soi, c'est-à-dire à même son corps, renouvelle à chaque fois, à chaque va et vient entre les terres vierges et l'enclos, l'expérience de cette impossibilité. Le monde sauvage n'est pas un patrimoine, même pas un *environnement*, mais plutôt la condition ontologique paradoxale du moi américain.
- 20 De cet impossible héritage, l'écriture donne une figure plus bénigne mais porteuse de la même tension : tenir le journal de bord, dont le texte relève en partie, n'est pas étranger, lexicalement du moins, au travail de débitage, de cadastrage, de marquage des bûcherons. L'écrivain Thoreau, venu dans le Maine pour visiter un parent qui y travaille, est aussi le « cousin » de « Mr Sawyer », M. le Scieur, pour autant que tenant son journal (*log*), il est, à sa façon, un « logger » – de « log », au sens de bûche cette fois, que l'étymologie apparente à « lie », (« felled tree »). Les bûcherons qui marquent les arbres pour programmer leur abattage gravent ensuite chaque rondin de signes distinctifs pour identifier ceux qui leur appartiennent, lorsque le dégel les aura livrés pêle-mêle en aval. Thoreau se fascine pour cet alphabet neuf, ce chiffre ingénieux et ésotérique du Nouveau Monde – un chiffre qui est pourtant aussi le signe du défrichement forestier.

Every log is marked with the owner's name, cut in the sapwood with an axe or bored with an auger, so deep as not to be worn off in the driving, and yet not so as to injure the timber; and it requires considerable ingenuity to invent new and simple marks where there are so many owners. They have quite an alphabet of their own, which only the practised can read. One of my companions read off from his memorandum-book some marks of his own logs, among which there were crosses, belts, crow's feet, girdles, &c., as, "Y – girdle – crow-foot," and various other devices. (623-24)

- 21 L'écriture du voyage est bien apparentée à celle du bûcheron (« logger ») en ce qu'elle déchiffre et défriche les terres vierges du Maine, consigne les noms des plantes, des bêtes et des hommes, nomme les lieux, mesure les distances, dessine les cartes, mais elle se rêve aussi « indéchiffrable » ou plutôt lisible comme l'inscription ou l'enregistrement d'une propriété dont on n'entre jamais en possession, à l'instar de ces bûches (« logs ») restées prises sur les hautes berges, où les compagnons de Thoreau reconnaissent leurs marques mais qui ont toutes les chances de ne jamais leur parvenir.

As we poled up a swift rapid for half a mile above Aboljacarmegus Falls, some of the party read their own marks on the huge logs which lay piled up high and dry on the rocks on either hand, the relics probably of a jam which had taken place here in the Great Freshet in the spring. Many of these would have to wait for another great freshet, perchance, if they lasted so long, before they could be got off. It was singular enough to meet with property of theirs which they had never seen, and where they had never been before, thus detained by freshets and rocks when on its way to them. Methinks that must be where all my property lies, cast up on the rocks on some distant and unexplored stream, and waiting for an unheard-of freshet to fetch it down. O make haste, ye gods, with your winds and rains, and start the jam before it rots! (631)

- 22 C'est ainsi que le poète inscrit et décrit sa propriété, comme un bien qui n'est sien ou nôtre qu'à demeurer en amont, sans légataire, retenu dans un lointain embâcle ou sur

les rochers d'une rivière inconnue. Tout ce dont il hérite finalement, c'est de devoir faire et refaire l'expérience de l'impossibilité de l'héritage, en s'exposant à la sauvagerie du continent, qui n'est pas seulement de l'autre côté de la frontière, mais en soi ; c'est de ne pouvoir apprendre ni qui nous sommes ni où nous sommes.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités

BUELL, Lawrence, *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1995.

EMERSON, Ralph Waldo, "The Poet", dans *The Essays of Ralph Waldo Emerson*, Alfred R. Ferguson et Jean Ferguson Carr, éd., Cambridge MA and London, Belknap/Harvard University Press, 1987, 221-242.

---, "Nature", *Essays: Second Series*, dans *Essays and Lectures*, ed. Joel Porte, New York, The Library of America, 1983, 539-555.

HOAG, Ronald Welsley, "The Mark on the Wilderness: Thoreau's Contact with Ktaadn" *Texas Studies in Literature and Language*, 24. 1, (Spring 1982), 23-46.

MELVILLE, Herman, *Redburn White-Jacket. Moby-Dick; or, The Whale*, ed. G. Thomas Tanselle, New York, The Library of America, 1983.

MORRISON, Ronald P., "Wilderness and Clearing. Thoreau, Heidegger and the Poetic", *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, 10. 1 (Winter 2003), 143-65.

NASH, Roderick, *Wilderness and the American Mind*, New Haven, Yale University Press, 3rd edition, 1982.

OELSCHLAGER, Max, *The Idea of Wilderness: From Prehistory to the Age of Ecology*, New Haven, Yale University Press, 1991.

PAPA, James A. Jr, "Reinterpreting Myths: The Wilderness and the Indian in Thoreau's *Maine Woods*", *The Midwest Quarterly*, 40. 2 (Winter 1999), 215-27.

PÉTILLON Pierre-Yves, "Thoreau cosmographe", *Esprit*, juillet 2014, 95-106.

ROORDA, Randall, "Where the Summit Bears: Narrative Logic in Thoreau's 'Ktaadn'" *Arizona Quarterly*, 53. 3 (Autumn 1997), 1-36.

TALLMADGE, John, "Ktaadn': Thoreau in the Wilderness of Words," *ESQ [Emerson Society Quarterly]*, 31:3 (Fall 1985), 137-48.

THOREAU, Henry David, *The Writings of Henry David Thoreau*, vol. 9, Boston, Houghton, Mifflin & Co, 1906.

---, *The Maine Woods*, New York, The Library of America, 1984, 593-840.

---, *A Week on the Concord and Merrimack Rivers. Walden. The Maine Woods. Cape Cod*, ed. Robert F. Sayre, New York, The Library of America, 1985.

---, *Cap Cod*, présentation, traduction et notes de Pierre-Yves Pétillon, Paris, Imprimerie nationale, 2000.

--, *Les forêts du Maine*, traduction, annotation et postface de François Specq, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2004.

WALLS, Laura Dassow, *Seeing New Worlds: Henry David Thoreau and Nineteenth-Century Natural Science*, Madison, WI, University of Wisconsin Press, 1995.

---, *The Passage to Cosmos, Alexander von Humboldt and the Shaping of America*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2009.

NOTES

1. Il s'agit là d'une posture calculée qui contribue à inscrire « Ktaadn » dans la veine romantique de la littérature locodescriptive en vogue à l'époque. Le Maine est en effet beaucoup plus exploité et depuis bien plus longtemps que Thoreau ne veut bien le dire. Pour une brève histoire du peuplement et de l'exploitation du Maine, voir James A. Papa.
2. « [L]e voyage dans le Maine est un voyage dans l'espace, mais aussi dans le passé. Il [Thoreau] refait à l'envers le chemin, le processus de la 'civilisation'. Le voyage est une archéologie : il exhume l'Amérique aborigène. » (Pétillon, in Thoreau, 2000, 13-14)
3. François Specq analyse comme structurante dans « Ktaadn » l'opposition entre la nature sensuelle et féminine qui relève du pittoresque, et ses aspects « terribles et masculins », tels qu'ils apparaissent au sommet de la montagne, qui ressortissent au sublime burkéen. (Specq, in Thoreau 2004, 387-88)
4. François Specq commente le jeu de mots sous-jacent du couple *salvage/salvation* « qui lie indissolublement nature sauvage et salut spirituel. » (*ibid.*, 414-15)
5. « Cosmos », dans son sens grec, tel que Alexander von Humboldt le définit, à la fois comme l'ordre du monde et comme la beauté de cet ordre universel. Sur *Kosmos* de Humboldt et son influence sur la littérature américaine du XIX^e siècle, voir Laura Dassow Walls.
6. Si l'« extravagance » thoreauvienne, l'exposition au monde sauvage, non civil ou non civilisé, (« unsettled »), rend paradoxalement le monde habitable, elle est aussi, sinon dans *Walden*, du moins dans *The Maine Woods* comme dans *Cape Cod*, source d'anxiété : lorsque l'excursionniste divague trop loin des clairières, il fait l'expérience troublante (« unsettling ») d'une sauvagerie qui absorbe toute lumière et se retire dans une résistance obscure. En ce sens, Thoreau, comme l'écrit Ronald P. Morrison, rejette la correspondance émersonienne entre le phénomène observé et la faculté d'entendement chez l'observateur : « Thoreau comes to reject Emerson's confident assertion that "if any phenomenon remains brute and dark, it is because the corresponding faculty in the observer is not yet active" » (Morrison, 2003, 153). La citation incluse est d'Emerson ("The Poet", 227).
7. Sur la clairière comme trope du dévoilement ou de l'avènement de la vérité poétique, voir Morrison.
8. Il s'agit de l'entrée du 23 avril dans le journal de Thoreau (1906, 337).
9. Thomas Constantinesco me fait observer, et je l'en remercie, que si l'écart entre le Thoreau de « Ktaadn » et l'Emerson de *Nature* est patent, il l'est moins lorsque l'on songe à l'essai « Nature » de 1844 où Emerson écrit avec scepticisme : « Nature is still elsewhere », comme si le rêve transcendantaliste de voir en la nature le double de l'esprit s'avérait impossible. (Emerson, *Essays*, 553)
10. Dans un remarquable essai sur la logique narrative de « Ktaadn », Randall Roorda examine les différentes phases de la composition d'un récit qui se présente comme un reportage

chronologique de l'excursion. Or Roorda montre que l'architecture est savamment ordonnée pour dramatiser le motif principal, à savoir le retrait hors de la civilisation et la confrontation avec le non-humain. Roorda rappelle que le passage « Contact! Contact! », absent des premières ébauches est ajouté à la trame narrative esquissée d'après les notes de terrain. Ce n'est donc qu'*ex post facto*, dans le temps de l'écriture, et alors que Thoreau réside de nouveau à Walden, que le point culminant de « Ktaadn » est « fabriqué » comme un épisode historique et devient, grâce à la prouesse rhétorique, un événement narratif essentiel à la dramatisation du récit. La polarisation entre familiarité et aliénation qui s'opère dans la relation de la « crise » au sommet de la montagne est la forme scripturale qu'invente Thoreau pour faire part de la reconnaissance angoissante, quoique sans doute exaltante, du non-humain et de l'abandon radical de soi qu'il requiert.

11. Cette crise remémorée, reconstruite comme un moment d'affolement à la fois inquiétant, grisant et fascinant, Pierre-Yves Pétillon montre que nulle forteresse, fût-ce l'enclos muré de Walden, ne peut la conjurer, car cette frontière-là traverse le corps : « À Walden, la sauvagerie rôde aux franges ; elle surgit aussi, abruptement, au plus intime de la forteresse solitaire. Au cœur du périmètre, du “temple” protégé, il y a cette chose qui s'enfle contre lui et l'assaille et le tente. C'est l'indomptable chair, qui se rebelle, se rebique et, à sa grande honte, l'attaque en traître par le sous-sol. “Je suis frappé de terreur par mon corps, cette matière à laquelle je me suis attaché m'est devenue si étrange.” » (Pétillon, “Thoreau cosmographe”, 103)

12. Comme le note John Tallmadge, cette perte du sens commun s'accompagne dans le texte d'une dislocation de la syntaxe qui atteste un ébranlement de la maîtrise langagière chez le scripteur. C'est non seulement le concept de nature que Thoreau met en question, mais avec lui la possibilité d'écrire la nature : « As the passage rushes toward its conclusion, Thoreau's normally pliant syntax becomes brittle and disjointed, finally breaking apart into ejaculatory fragments. We feel, with a twinge of panic, that our narrator is losing control of his material. Language seems to be failing him. » (Tallmadge, 145)

13. « [L']expérience [de Thoreau] sur le mont Ktaadn, souvent présentée comme un traumatisme, marque moins la fin que le point culminant de son romantisme, en un ultime flamboiement du sublime burkéen. » (Specq, 399) Specq partage ici la lecture de R.W. Hoag qui voit dans ce passage un raffermissement de la foi transcendentaliste de Thoreau : « Finally, Katahdin is transformed by Thoreau's imagination into an omnipresent, symbolic dream mountain, which represents to him the infinite spiritual significance of nature and, thus, the continuing source of his transcendental ideas » (Hoag, 24). Cependant la critique, de façon majoritaire, y lit plutôt une expérience d'aliénation qui aboutit à une forme de désillusion. Voir notamment Max Oeschlaeger, Roderick Nash, ou Lawrence Buell selon lesquels l'évolution intellectuelle de Thoreau le conduit d'un primitivisme romantique à un nouvel engagement avec le monde qu'il est impossible de percevoir en dehors du prisme de la culture humaine.

RÉSUMÉS

Cette étude s'attache à mettre en lumière le paradoxe de l'héritage américain tel qu'il se donne à lire dans « Ktaadn », le premier des récits de *Maine Woods*, dans lequel Thoreau, de retour à Walden, relate l'une de ses excursions dans les profondeurs de la forêt sauvage. Accompagné des bûcherons qui remontent la Penobscot au-delà des terres colonisées, Thoreau fait l'expérience, américaine par excellence, du corps à corps jubilatoire et salvateur avec ce monde

toujours neuf qu'il contemple comme son fascinant héritage. À ce sentiment « transcendantaliste » d'une parenté harmonieuse entre le moi et le monde fait pourtant bientôt suite, devant le spectacle anti-pastoral du mont Katahdin, la découverte terrifiée d'une nature indifférente à l'homme et dont il ne peut hériter. C'est malgré tout ce legs impossible que l'écriture de *Ktaadn* rêve de transmettre en héritage.

This study explores the paradoxes of the American legacy as it is envisaged in « Ktaadn », the first of the *Maine Woods* narratives, in which Thoreau, back in Walden, relates one of his excursions into the heart of the primitive Maine forest. Voyaging with loggers up the Penobscot river into the « unsettled » wilderness, Thoreau makes the American experience par excellence of a salvaging corporeal fusion with a world forever new, which he contemplates as his fascinating legacy. However, this « transcendentalist » feeling of a harmonious kinship between the self and the world is followed by the anti-pastoral spectacle of Mount Ktaadn and the terrifying discovery of a nature indifferent to man and which cannot be inherited. Ultimately, it is this impossible inheritance that Thoreau, writing « Ktaadn », seeks to bequeath to his reader.

INDEX

Keywords : excursion, wilderness, settlement, kinship, legacy

Mots-clés : excursion, nature sauvage, colonisation, parenté, héritage

AUTEUR

AGNÈS DEMAIL

ENS Ulm